

# La guerre de 1914

## Les victimes fertésiennes

### Qui étaient-ils ?

Un siècle déjà qu'ils sont morts sur les champs de bataille de ce terrible conflit. Nous aurions voulu retrouver des traces de leur courte vie. Mais un siècle c'est long ! Deux ou trois générations se sont succédées, les familles se sont dispersées, beaucoup ont quitté notre ville. Même dans les familles qui habitent encore La Ferté-Saint-Aubin, il reste peu de souvenirs. Ce sont donc pour la plupart des soldats inconnus.... Le travail de nos trois camarades à partir des documents officiels a cependant permis de faire sortir, un peu, nos poilus de l'anonymat.

### Quel âge avaient-ils ?

Plus de la moitié d'entre eux (52%) avait entre 18 et 28 ans, avec une mortalité particulièrement forte chez les jeunes de

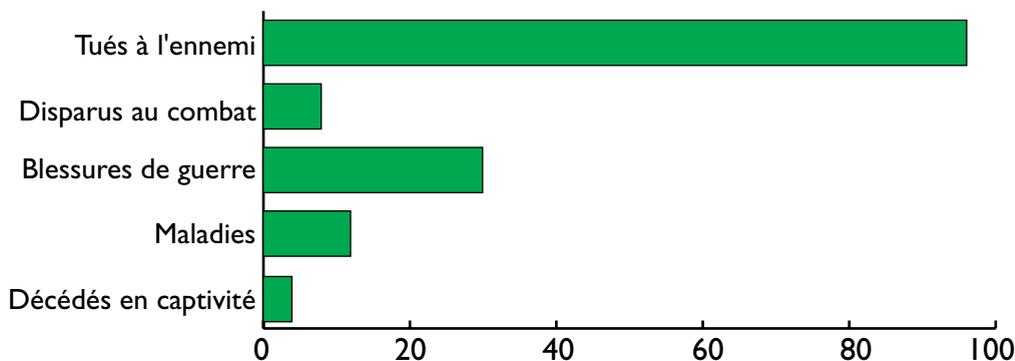
20 et 21 ans. On trouve même un jeune de 17 ans, Georges Bernard, sans doute engagé volontaire.

L'âge des autres victimes se situe entre 29 et 42 ans, près de la moitié avait 31 et 32 ans. Parmi eux, évidemment, une majorité d'époux et de pères de famille. Le plus âgé (42 ans) s'appelait Alfred Boucault.

### Quels métiers exerçaient-ils ?

Les informations recueillies ne concernent que la moitié d'entre eux. On retrouve les métiers d'autrefois : berger, botteleur, cordier, charretier, cantonnier, jardinier, menuisier, perruquier, plâtrier, sabotier, serrurier, tui-ler, vannier, maçon, cultivateur, entrepreneur de battage, employé des chemins de fer, ... Mais plus d'un sur deux est « journalier » c'est-à-dire embauché pour des périodes de

### LES CIRCONSTANCES DES DÉCÈS



## EDITORIAL

Ce bulletin est consacré à la guerre de 1914 des soldats fertésiennes envoyés au front où beaucoup seront tués. Trois membres de notre association, Guy Couturier, Christian Gateau et Marc Thunet, ont mené une patiente recherche dans les archives et à partir d'Internet sur les 154 victimes inscrites au monument aux morts de notre ville ; une dizaine d'autres n'y figurent pas mais sont bien répertoriées dans les documents. Quel âge avaient-ils, quel était leur métier, où sont-ils morts ?

Nous utilisons également le témoignage de deux soldats fertésiennes. C'est notre manière de rendre hommage à tous ceux qui participèrent à cette guerre.

**Nous vous invitons à venir voir l'exposition sur cette guerre qui se tiendra à la Halle aux grains du 11 au 19 octobre.**



quelques mois dans les châteaux ou dans les fermes et payé à la journée.

## Comment sont-ils morts ?

Les 2/3 moururent sur le front de guerre. On ne retrouva pas toujours leur corps.

Les grands blessés, victimes des obus, des bombes, des balles de mitrailleuses, des baïonnettes, étaient recueillis par des soldats-brancardiers puis conduits vers les hôpitaux des villes à l'arrière du front. Près d'un tiers des soldats fertésiens (42) y moururent des suites de leurs blessures ou de maladies dues aux conditions de vie (froid, manque d'hygiène).

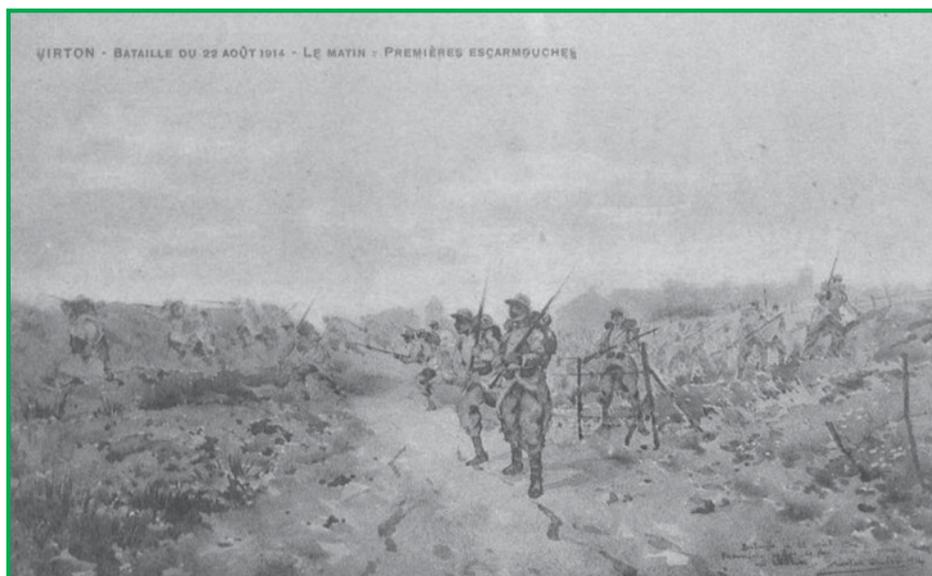
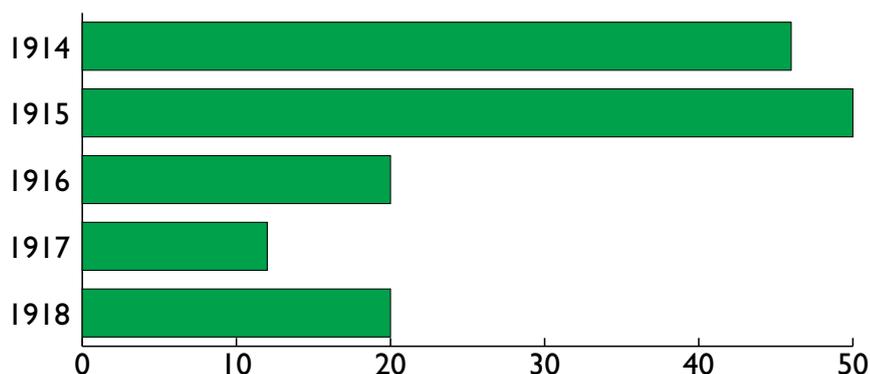
## Quand et où sont-ils morts ?

Les deux premières années de la guerre furent les plus meurtrières pour les soldats fertésiens (45 tués en 1914 et 49 en 1915). On imagine l'angoisse permanente des familles qui attendaient anxieusement la lettre du « poilu ».

>> De début août 1914 jusqu'au début de 1915, les offensives allemandes puis françaises (bataille de la Marne notamment, en septembre) se succédèrent dans le nord et l'est (frontière belge, Ardennes, Meuse). (Beaucoup de Fertésiens périrent dans ces combats.)

>> Il faut citer en particulier la journée du 22 août 1914, la plus

## NOMBRE DE TUÉS



meurtrière de l'histoire de France : 27 000 morts français, parmi lesquels six soldats fertésiens qui tombèrent dans les Ardennes : Maurice Berge, Georges Bouzillard, Elie Fleury, Hyppolyte Levanneur, René Nicolle et Pierre Sennelier.

>> Puis les Allemands concentrèrent des troupes en Forêt d'Argonne, à Vauquois, à Verdun pour arrêter l'offensive française de

1915. Le front se figea (guerre des tranchées) jusqu'en 1918.

30 Fertésiens sont morts dans cette région.

>> Des troupes avaient aussi été envoyées au sud de l'Europe. Ainsi Jules Angot est décédé en 1917 à Monastir (Serbie) et Sylvain Girault dans un hôpital de Salonique (Grèce) en mars 1919.

## Carnets de soldats

**Arthur Cribier, cultivateur à la ferme des Boitards à La Ferté-Saint-Aubin**, a rédigé sur un petit carnet son journal de guerre, du 13 août 1914, jour de son départ d'Orléans pour Saint-Mihiel, (au sud de

Verdun) jusqu'au 18 janvier 1915.

Nous extrayons de son carnet quelques moments significatifs :

>> Fin août-début septembre 1914 : l'avancée allemande et le repli des

troupes françaises.

« Tous les habitants déménagent : les femmes et les petits enfants avec leurs paquets sur le dos, les voitures à bœufs, à chevaux, à ânes, chargées de matelas, de meubles... C'est d'une tristesse

désolante mais je remarque que l'on n'entend aucun cri. Tout le monde garde l'espoir dans des jours meilleurs.

Pour le moment c'est l'invasion qui se prépare. »

>> Du 6 au 13 septembre 1914 c'est la bataille de la Marne pour stopper l'invasion et protéger Paris ; le régiment d'Arthur Cribier n'est pas encore en première ligne.)

« 6 septembre. Nous partons pour aller ravitailler des régiments d'infanterie. Nous passons à Iverny. Là nous commençons à voir des chevaux tués et plus loin 4 fantassins 'les quatre fers en l'air'. Je vous prie de croire que les premiers morts nous font beaucoup d'effet. On se demande à quand son tour.

Près d'une grange, nous voyons encore des 'pioupiou' puis des soldats allemands tous plus ou moins abimés. Les prisonniers allemands enterrent leurs camarades dans un trou immense sous la conduite des gendarmes. Une quantité incroyable de blessés allemands et français sont pansés dans une ferme et dans l'église. Nous enterrons les morts dans le cimetière d'Iverny. Une équipe a creusé une fosse commune. Pendant ce temps nous avons ramassé les morts dans une voiture de ferme. On les cale dans la paille. On les emmène avec quelques fleurs prises dans

le jardin à côté : quelques gradés, de simples soldats d'infanterie et 2 ou 3 artilleurs dont un brigadier, la tête presque complètement enlevée par un obus (on met les morceaux dans sa musette pour l'enterrer). C'est d'une tristesse incroyable. »

>> Le 7 ou le 8 septembre 14 : « On entend (vers Soisson ?) une bataille absolument terrible : ce n'est qu'un coup de canon interminable. Il faut se figurer un orage terrible qui durerait trois jours.

Le 10 : On passe à Etrépilly : des morts sur le côté de la route, des chasseurs du 29<sup>ème</sup> et des fantassins du 150<sup>ème</sup>. Au moins 150. Quelques allemands aussi. Par là-dessus flotte cette odeur de cadavres de chevaux et d'hommes en décomposition qui nous poursuit partout ».

>> Octobre : remontée vers l'est et première intervention sur le front (artillerie).

« 8 octobre. En route on passe des troupes d'infanterie anglaise, en jaune, avec des casquettes plates, toujours bien rasés. Ils ont des mines de prospérité et l'allure de bourgeois allant à la chasse.

On voit une compagnie écossaise avec des jupes à petits plis.

Au matin du 10 octobre, nous voyons une troupe de Marocains (500). Ils

restent avec nous jusqu'à une heure du soir. Nous faisons la popote ensemble au même feu. Ils m'offrent du café et nous faisons échange de politesse. Tout est curieux en eux : figure, costume, et surtout leur façon d'essayer de parler français.

16 octobre. On commence à tirer vers 4 heures. On envoie 25 ou 30 obus d'un coup. On nous dit : « Un avion, garez-vous ! ». On entre dans les trous. Tout le monde n'était pas encore rentré que boum, boum, deux obus éclatent. Ce que l'on prenait pour un avion c'était le sifflement des obus. Tout le monde à terre. Les obus arrivent de tous côtés, coupant les branches des arbres. Chaque obus en éclatant fait un déplacement d'air terrible soulevant tout. C'est le baptême du feu. »

>> Noël 1914 et début janvier 1915 : les tranchées.

« Noël 1914 à Bucy. C'est la guerre des tranchées. Les Allemands sont tous dans des tranchées et nous la même chose. Auprès des pièces (d'artillerie), des trous également. On ne peut se figurer le travail fait et la quantité de terre remuée. On tire quelques coups de canon de temps en temps. D'autres fois on tire pendant 2 heures ou une journée. Si cela continue, la guerre durera bien 10 ans.

18 janvier. Le 10 et le 11 (janvier 1915) nous attaquons et prenons du terrain sur Crouy. Mais le 13 au matin, nous sommes attaqués à notre tour. Les Allemands s'étaient renforcés par des régiments nouveaux. Ils s'avancent sur nos tranchées sans même tirer un coup de fusil. Malgré le feu de nos canons



qui les fauchaient par rangs entiers, ils avancent jusqu'à nos tranchées. Un combat acharné s'ensuit mais leur avance continue. Ils étaient trop. Vers midi, on nous donne l'ordre de nous sauver et d'abandonner les pièces. Alors la bataille est effroyable... »

**Amedée Budin, soldat fertésien, canonnier-brancardier**, a écrit sur son carnet, chaque jour du 3 août 1914 au 23 novembre 1918, quelques notes, forcément brèves, sur ce qui se passe autour de lui. Retranscrit par Guy Couturier voici comment Amédée Budin a vu le recul des troupes françaises en août et septembre 1914 :

>> Le 14 août le régiment passe en Belgique pour épauler l'armée belge à Charleroi. En position à Somzée (Belgique), 4 régiments d'artillerie sont en ligne sans infanterie pour les soutenir car « à Charleroi tout en partie a été massacré ».

>> Le régiment bat en retraite le

23 août au soir sous les premiers obus allemands, sur des routes et chemins encombrés : « ce ne sont que civils qui se sauvent, c'est lamentable avec pas mal de blessés ainsi que nos soldats. »,

>> Sans ravitaillement, se déplaçant en marche forcée (quelques petites heures de repos chaque jour) avec la hantise de se faire prendre par les allemands, le régiment prend position le 29 août à Ribemont (Aisne) où une bataille très dure a lieu. Amédée Budin, brancardier, et quelques compagnons partent « pour ramasser des blessés mais un colonel les arrête et ne veut pas que ils aillent plus loin, les boches sont à deux pas... »

>> Le 30 août la bataille recommence, Amédée transporte des tirailleurs blessés. Dans la nuit, après une heure de sommeil, nouveau départ en retraite. Il n'est plus question de s'arrêter; nourri par

les pommes cueillies au passage, « toujours en reculant et rien à se mettre sous la dent », Amédée arrive à Passy-sur-Marne (Aisne) le 2 septembre où il bénéficie d'une heure de repos.

>> Le 4 septembre à minuit il atteint Baulme-en-Brie (Aisne). Cette journée fut « misérable, impossible de passer tellement les routes sont encombrées, nous prenons la fuite à travers champs, pris entre deux feux. Les obus nous tombent un peu partout. Pour comble mon caisson à munitions se renverse. Je fait vite car ce n'est pas le moment de s'amuser ».

Guy Couturier a dactylographié le carnet d'Amédée Budin, y a ajouté d'émouvantes photos de guerre, des plans sur l'évolution du front et des extraits du Journal de son régiment. Cet ouvrage de plus de 250 pages, peut être consulté à la bibliothèque municipale.

## La Ferté-Saint-Aubin pendant la guerre

On a du mal à imaginer la douleur des familles qui pleuraient la disparition d'un ou plusieurs enfants, d'un époux ou d'un fiancé, d'un père.

Certaines furent particulièrement éprouvées : les parents Bonin perdirent trois fils entre le 21 septembre et le 23 octobre 1914 (Léon, René et

Georges). Trois fils morts également dans les familles Berge (Maurice, Albert et Henri), Chevallier (Adolphe, Albert et Eugène). Deux enfants



Des soldats accueillis et soignés dans un des hôpitaux fertésiens à l'hôtel de la Croix Blanche

tués dans les familles Fleury (Elie et Maurice), Girault (Emile et Sylvain), Lemosse (Georges et Auguste), Lharidon (Joseph et Hervé), Malard (Marcel et Jules), Petiaut (Georges et Henri), Venon (Léon et Augustin).

Dans ce contexte dramatique, les réjouissances populaires (bals, etc.) sont évidemment supprimées.

Ici comme partout ailleurs le départ de presque tous les hommes entre 20 et 40 ans pose problème. Qui va assurer leur travail à la ferme, à l'usine ? La question se posait également dans les écoles. Les institu-

teurs n'étant plus là, on dut recruter en urgence des institutrices qu'on s'efforça de former rapidement.

Entre 1911 et 1921 la population fertésienne qui jusque-là croissait régulièrement, a diminué de 185 habitants, soit plus de 5%.

Les soldats blessés ou malades qui reviennent du front sont d'abord opérés et soignés dans des hôpitaux. Mais vu l'afflux incessant, il faut faire de la place et prendre en charge ailleurs les convalescents. Le gouvernement organise donc sur tout le territoire des centres d'ac-

cueil pour les recevoir. On les appelle couramment des « hôpitaux » mais le terme d'hôpital auxiliaire est plus approprié. Trois « hôpitaux » sont ainsi créés dans notre ville à partir du 16 novembre 1914 dans des locaux réquisitionnés par la municipalité. Une vingtaine de lits à l'hôtel des Platanes (boulevard Foch), autant à La Croix Blanche (à l'angle de la rue du Général Lecerclerc et du Four Banal) et 25 lits au château. Il s'agit probablement de salles communes et peut-être de quelques chambres pour les plus fatigués ou les gradés.

## Le retour des vivants

Vivants oui mais profondément marqués par ce qu'ils avaient subi. Certains gardaient dans leur corps les traces des graves blessures reçues au combat. On appelait les plus infirmes « les gueules cassées ». D'autres avaient été « gazés », bombardés par des obus contenant des gaz asphyxiants. Leurs poumons abimés contractèrent parfois la tuberculose maladie presque inguérissable à l'époque. Quelques-uns,

dont les tympanes avaient éclaté sous le souffle des explosions, étaient sourds. Certains revinrent aveugles. Abreuvés au fond des tranchées par le vin et la gnôle qui leur était largement distribués pour les aider à tenir le coup, il en est qui devinrent alcooliques et qui cherchèrent dans cette dépendance un moyen d'oublier.

Tous espéraient que cette guerre serait la dernière, « la der des ders » comme on disait.

Un Fertésien, Pierre Girault, dont le père avait fait la guerre de 14-18 et qui lui-même avait été prisonnier en Allemagne entre 1939 et 1945, avait hérité de son père une telle aversion de la guerre qu'il décida avec sa femme de ne pas avoir d'enfants pour qu'ils ne soient pas un jour de « la chair à canons ». Il a écrit un commentaire de la chanson des Compagnons de la Chanson « Si tous les gars du monde » dont nous recopions la conclusion.



*Des gueules cassées*

Si tous les gars du monde,  
De toutes les nations,  
De toutes les couleurs de peau,,  
De toutes les tendances politiques,  
De toutes les religions,

Voulaient se donner la main,  
On ne connaîtrait plus la guerre.  
Plus jamais la guerre  
Si tous les gars du monde  
Voulaient se donner la main.

Une telle épreuve amena aussi certains à se poser des questions sur l'opportunité des guerres et à souhaiter que l'on cherche d'autres façons de gérer les rapports entre les peuples. Un courant pacifiste se développa.

## En leur honneur

>> A la demande de l'Union des Combattants, le Conseil Municipal du 10 novembre 1926 décida d'attribuer le nom de l'une des victimes de La Ferté-Saint-Aubin à une nouvelle rue. Après tirage au sort, elle fut appelée **rue Léon Pinault** (soldat du 331<sup>e</sup> RI, mort pour la France, tué à l'ennemi, décédé le 30 octobre 1914 à Vauquois, dans la Meuse).

>> Comme dans toutes les communes de France, un **monument aux morts** fut construit où sont inscrits les *noms et les prénoms des habitants nés ou domiciliés à La Ferté-Saint-Aubin, morts pendant la Grande Guerre*. Il fut d'abord installé en 1921 près de l'ancienne mairie (rue Général-Leclerc, entre le collège et l'Ecole du centre actuelle)

et inauguré en mai 1922. Mais cet endroit, sans espace de regroupement, devint dangereux pour les cérémonies officielles, à cause de la circulation automobile. En 1990, le conseil municipal décida son déplacement sur le Champ de Foire face à la Mairie.



**VENEZ VISITER L'EXPOSITION SUR LA GUERRE de 1914-1918  
A LA HALLE AUX GRAINS DU 11 AU 19 OCTOBRE.**

RECTIFICATIF : Notre précédent bulletin consacré à la Résistance comportait deux erreurs :

- 12 jeunes étudiants (et non 15) furent fusillés au Cerfbois (Marcilly en Villette).
- La photo du maquis défilant dans les rues de notre ville se rapporte aux événements du 19 et 20 août 1944 et non à la libération du 5 septembre.